

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
14 » six mois.
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER
et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

17 décembre 1863.

Le Journal de Rome a publié, le 14 décembre, la réponse du Pape à l'invitation de l'Empereur Napoléon au sujet du Congrès.

Le Saut-Père nommera, dans le prochain consistoire, des évêques aux sièges vacants des Romagnes, des Marches et de l'Ombrie. Sans doute le roi Victor-Emmanuel n'adhérera pas au choix du Saint-Père.

Un télégramme de Berlin annonce que le projet d'Adresse élaboré par la commission chargée d'examiner le projet d'emprunt, vient d'être publié.

La Chambre prie donc Sa Majesté de répudier le traité de Londres, de reconnaître le prince d'Augustenbourg comme duc de Schleswig-Holstein, et de faire des démarches afin que la Confédération germanique prête à ce prince un secours efficace pour rentrer en possession de ses domaines héréditaires.

Malgré tous les préparatifs militaires, la question des duchés perd beaucoup de sa gravité et personne ne croit à la possibilité d'une guerre; on s'attend au contraire à un dénouement pacifique digne en tous points des pacifiques gouvernements de l'Allemagne.

L'Autriche et la Prusse continuent à prendre au sérieux l'affaire des Duchés et s'occupent du versement des deux tiers des 17 millions de florins votés par la Diète de Francfort pour couvrir les frais de l'exécution fédérale.

Un télégramme de Francfort annonce que les préparatifs de guerre sont poussés très-activement. On veut être prêt dans quinze jours.

Quoi qu'il en soit, le bruit court, dit le Morning post, que, malgré tous les préparatifs faits par la Diète fédérale pour l'occupation du Holstein, un arrangement aura probablement lieu. Pour éviter la guerre, le Roi ajournera la Constitution jusqu'en 1865. On dit qu'il sera

donné une nouvelle patente à cet effet. Nous répétons ces bruits, mais nous n'en garantissons aucunement l'authenticité.

Les nouvelles d'Athènes font entrevoir le prochain départ du comte Sponek, conseiller intime du roi Georges I^{er}. Les partisans d'un nouveau ministère seraient les auteurs de cette intrigue qui n'est pas de nature à ramener le calme dont le pays a si grand besoin pour asseoir les bases de la nouvelle dynastie.

L'Europe assure que l'Empereur Napoléon aurait fait déclarer par ses agents diplomatiques qu'il observerait dans le conflit dano-allemand la neutralité la plus absolue, par respect pour le principe des nationalités.

Il convient de laisser à ce journal la responsabilité de cette nouvelle.

Les avis de Venetie constatent que la proclamation belliqueuse du Comité national a produit de l'agitation, et excite de vives espérances.

Les dépêches de New-York annoncent que M. Lincoln, président de l'Union est atteint d'une maladie grave et que sa position inspire des inquiétudes.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur de l'Armée* :

« Nous recevons des nouvelles particulières de Sang-Hai, du 25 octobre. Elle nous donne de nouveaux détails sur les opérations du corps franco-chinois. Ce corps, en enlevant, après une suite de combats très-brillants, la ville de Fong-Yang, a porté un grand coup aux rebelles. Il a coupé leur ligne d'opération qui s'appuyait sur les deux places fortes de Nanking et de Hang-Tcheou, situées à 220 kilomètres l'une de l'autre, et sur une série de places intermédiaires, au nombre desquelles était Fong-Yang.

Après ce succès, le corps franco-chinois a marché sur Hang-Tcheou; il a obtenu un nouvel avantage et emporté d'assaut un camp retranché construit par les rebelles, près de la frontière du Tché-Kiang. Depuis, il est arrivé devant Hang-Tcheou et on a commencé le siège. Les rebelles, dans le but d'opérer une diversion et de détourner les troupes alliées des grandes opérations qu'elles poursuivent en ce moment, paraissent vouloir

marcher sur Tien-Tsing; mais on avait pris les dispositions nécessaires pour faire échouer leur plan. »

Une dépêche du consul de France à Suez, partie de cette ville le 15 décembre à 10 heures du matin, et arrivée à 5 heures du soir à Paris, donne la nouvelle suivante reproduite par le *Moniteur* :

« Le canal d'eau douce est terminé. L'eau est à trois kilomètres de Suez, pour y arriver le jour de l'inauguration. Les habitants de Suez adressent à M. Ferdinand de Lesseps toutes leurs félicitations. »

Le *Courrier de la Vienne* a reçu l'avertissement suivant :

« Le préfet de la Vienne, Vu le numéro du *Courrier de la Vienne et des Deux-Sèvres*, en date du 11 décembre 1863, lequel contient à la première page un article intitulé : *Correspondance*, signé Thevenin, commençant par ces mots : *Les Mamelucks*, et finissant par ceux-ci : *vers minuit* ;

« Considérant que cet article est injurieux pour une partie des membres du Corps législatif ;

« Vu la dépêche de Son Excellence M. le ministre de l'Intérieur, en date du 12 décembre 1863 ;

« Vu l'article 32 du décret organique du 17 février 1862 sur la presse ;

« Arrête :

« Article 1^{er}. Un premier avertissement est donné au journal le *Courrier de la Vienne et des Deux-Sèvres*, dans la personne de M. Henri Oudin, gérant dudit journal, et dans celle de M. Thevenin, signataire de l'article.

« Art. 2. Le commissaire central de police est chargé de l'exécution du présent arrêté, qui devra être inséré en tête du plus prochain numéro du journal.

« Poitiers, 13 décembre 1863.

« Le préfet de la Vienne, LEVERT. »

L'Europe de Francfort nous apprend l'existence de la nouvelle circulaire de M. Drouyn de Lhuys, adressée aux agents diplomatiques de la France à l'étranger. Voici le résumé qu'en donne la feuille allemande :

« Ce n'est pas un programme comme l'ont demandé quelques souverains que le ministre des affaires étrangères de l'Empereur Napoléon s'est appliqué à tracer

dans sa circulaire; la rédaction d'un semblable programme ne saurait être l'œuvre d'un gouvernement, ni même celle de deux ou trois.

« Le refus de l'Angleterre a fait échouer la combinaison du Congrès européen, mais la France est toute prête à s'expliquer avec les gouvernements qui jugeront utile de débattre pacifiquement entre eux des questions qui pourraient, si elles étaient abandonnées au hasard des circonstances, aboutir aux plus funestes complications.

« Après avoir reçu des souverains l'assurance qu'ils partageraient et sa sollicitude et ses vœux, le gouvernement de l'Empereur Napoléon se manquera à lui-même et il croirait manquer également à ses devoirs envers ses alliés, s'il renonçait à profiter des dispositions qui lui ont été si cordialement manifestées.

« Le programme des questions dont un Congrès aurait à s'occuper est encore d'ailleurs assez considérable pour encourager les cabinets dans la voie qui leur est indiquée. Nous croyons que c'est dans ce sens que le gouvernement de l'Empereur Napoléon vient d'écrire à ses agents à l'étranger. Les événements qui surgissent chaque jour justifient ce nouvel appel adressé par le cabinet des Tuileries aux sentiments humanitaires et pacifiques dont sont empreintes les lettres des souverains. Mais le cabinet des Tuileries ne croirait pas qu'il y eût utilité à accepter une discussion sur les affaires générales de l'Europe par voie de correspondance et de télégraphie. Jamais on n'arriverait à s'entendre, encore moins à trouver une solution quelconque. »

L'Europe ajoute que plusieurs gouvernements ont accueilli favorablement la proposition de la France.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Madrid, 15 décembre.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

M. Mon rappelle au ministre, dans un discours d'opposition, que l'Empereur a proclamé l'Espagne une puissance de premier ordre, devant concourir au Congrès européen avec des vues libérales.

Le gouvernement répond qu'il apportera au Congrès des vues favorables au Pape.

Cracovie, 15 décembre.

Le chef polonais Rembailo a remporté un nouvel avantage sur les Russes, le 11, à Stobnica (palatinat de Cracovie).

Bosak a livré un combat de cavalerie, le 12, à Dzialoszyce dans le même palatinat.

Mourawieff a fait pendre, le 4, à Suwalkic, chef-lieu du palatinat d'Augustowo, trois Polonais : Piotrowski, Jaskold et Chenesto.

Darmstadt, 15 décembre.

La Chambre des députés a renouvelé à l'unanimité sa délibération du 24 novembre pour la reconnaissance immédiate du duc Frédéric par le gouvernement grand-ducal. Elle a déclaré dans la même séance qu'elle n'acceptait l'Adresse commune des deux Chambres que si la première Chambre y adhérait sans condition, sans addition et sans réserve.

Dresde, 15 décembre.

La Chambre des députés adopte à l'unanimité, après de vifs débats, une motion, présentée par 44 membres, dans laquelle, après avoir exprimé ses regrets au sujet de la décision fédérale du 7 décembre, elle demande l'occupation du Sleswig-Holstein et la reconnaissance des droits de succession du prince d'Augustenbourg.

M. de Beust, sans examiner la proposition à fond, déclare que le gouvernement maintiendra son point de vue, même après cette décision de la Diète.

Londres, 16 décembre.

Un meeting a eu lieu à Bridge-House, à l'hôtel de Londres, sous la présidence de M. Locke, membre du parlement. Ce meeting exprime les sympathies britanniques pour la Pologne et a demandé la reconnaissance des Polonais comme belligérants.

Londres, 15 décembre.

On écrit de San-Domingo que les Espagnols se sont emparés de Bani et qu'ils ont obtenu divers autres avantages sur les Dominicains. Les affaires sont, en somme, plus favorables pour eux. Les insurgés manquent de vivres.

Londres, 16 décembre.

On lit dans le *Morning-Post* : Lord Woodhouse, se rendant à Copenhague, a eu une entrevue avec M. de Bismarck, à Berlin. Là, il a été informé par le ministre prussien qu'en cas d'exécution des puissances allemandes se borneraient à l'exercice des droits fédéraux. Si les troupes allemandes entrent dans les duchés, le Danemark verra s'il doit, oui ou non, considérer ce procédé comme un acte de guerre.

Dans le premier cas, et si la Diète se borne loyalement à ses droits fédéraux, un arrangement avec le Danemark est

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 18 DÉCEMBRE 1863.

— N° 62. —

LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE XXXIX.

(Suite).

Cependant un rayon de lumière se fit jour à travers les orages qui l'agitait. Il ne venait pas de l'espérance, elle n'existait plus dans le cœur de Richard, mais de la douce conviction qu'il était pourtant de quelque prix d'être le premier et le meilleur ami d'une telle femme. La fièvre, la sublime Isabelle, patiente, calme et comprise de lui seul, traversait l'existence, la tête levée, sans que même son entourage immédiat se doutât du fardeau qu'elle portait. Aussi quand Richard la comparait dans sa pensée à ces jeunes personnes souffrantes de la poitrine et gémissantes, qui prennent du lichen d'Islande et se croient d'autant plus intéressantes qu'elles

(*) Reproduction interdite.

se plaignent davantage et affichent plus leurs souffrances — il sentait qu'elle était pourtant unique en son genre, et qu'il y avait du bonheur dans la certitude de lui être cher, quoique ce bonheur fût amer.

Mais une consolation pareille ne calme pas une passion forte et profonde. L'orage reprend ses droits, et les mots « ton amour » de la valeur pour moi » restent une expression froide dans le vocabulaire de l'amour.

Ainsi se termina le beau rêve couleur de rose de Richard.

A vingt-et-un ans, au moment même où la fortune venait lui sourire, il se sentait las et rassasié. Pas d'avenir, d'ambition, de vie, ni d'espérance ! Ces mots n'avaient pas, en ce moment, la moindre signification pour lui. Il avait parcouru des aujourd'hui le chapitre tout entier — qu'allait-il devenir demain, après demain ?

« Oui, se dit-il, je partirai, car maintenant je suis hors d'état d'être quelque chose pour elle ! »

CHAPITRE XL.

Les parents de Richard furent moins frappés de surprise que de tristesse quand ce fils cheri leur annonça, d'une manière positive, sa résolution de quitter Rinholm, pour aller résider à l'étranger tant que durerait le procès, et peut-être plus longtemps encore. Personne ne demanda pourquoi — on le savait — et le major trouva que son fils avait raison de voyager jusqu'à ce que l'affaire fût terminée; car quoiqu'il fût clair comme le jour que le fidéicommiss allait revenir à Richard, celui-ci n'était pas, pour le moment, plus maître à Rinholm que Klas Malchus, grâce à certaines

formalités ennuyeuses, dont la longueur laisserait à Richard le temps de se remettre.

On ne peut le dissimuler, le major pensait une foule d'autres choses encore sur la prochaine installation de sa famille à Rinholm. L'intérêt n'était pas son mobile, cependant il désirait vivement que la douairière de Vallis et ses enfants eussent quitté le château au retour de Richard; car Richard ne serait jamais heureux s'il lui fallait voir chaque jour celle qu'il ne pouvait obtenir. D'ailleurs, le major et sa femme étaient assez mécontents d'Isabelle, qui, on le devinait aisément, venait de refuser sa main à Richard, après s'être montrée si familière avec lui qu'on les prenait pour des fiancés.

« Je pense pourtant que ce parti était digne de son Altesse, dit le major à sa femme.

« Maintenant, au moins, ce n'est plus une question ! répondit-elle avec une légère teinte d'orgueil. Mais, vois-tu, Isabelle est un peu difficile à comprendre. Cent fois j'ai cru qu'elle aimait Richard de tout son cœur, et cent fois je me suis vue forcée de le renvoyer en doute.

« Oh ! elle est sans doute trop fière pour aimer personne qu'elle-même ! grommela le major, qui avait un talent tout particulier pour s'échauffer lui-même.

« Non, mon ami, il ne faut pas être injuste à son égard. Tu peux être convaincu que je lui en veux tout autant que toi, puisque mon pauvre Richard va partir, le cœur brisé, ce qui n'aurait certainement pas eu lieu si elle ne lui eût laissé aucun espoir des le début. Néanmoins elle est, je l'avoue, la jeune personne la plus aimable et la plus séduisante que j'aie

connue, et assurément elle n'est pas égoïste. Elle a ses caprices, il est vrai; mais au fond son caractère est excellent. Son refus de la main de Richard me convainquit qu'elle restera célibataire. Qui peut comprendre des idées pareilles ! Elle est singulière malgré tous ses charmes, on ne peut le nier.

La nouvelle du voyage du lieutenant se répandit bientôt à Rinholm, quoiqu'il n'eût pas encore eu le courage de l'y annoncer lui-même.

Depuis longtemps déjà, Isabelle s'efforçait de se familiariser avec cette idée; néanmoins elle faillit perdre contenance lorsque Virginie lui apprit, sans préambule, la résolution de Richard.

« A quelle époque a-t-il fixé son départ ? demanda-t-elle avec effort.

« Vers la fin de cette semaine. Hélas ! Isabelle — et Virginie ne put retenir ses larmes, auxquelles se mêlait visiblement un peu d'humeur — que tout cela est différent de ce que nous espérons ! Et il ne faut pas m'en vouloir de te dire sans détour que tu n'as sans doute pas bien agi envers Richard.

« Pas bien agi envers lui ? » répéta Isabelle; et une légère rougeur de ses joues, un léger froncement de son front prouvèrent que cette franchise la blessait.

« C'est mon avis ! continua Virginie, dont l'air un peu hautain d'Isabelle avait encore accru le mécontentement. L'amour chaleureux de Richard se montrait si ouvertement qu'il frappa tous les yeux ! Il n'échappa pas non plus aux tiens, Isabelle, et, loin de le repousser, tu l'encourageas, au contraire, aussi bien pendant notre voyage à Morkedal que pendant le séjour que nous y fîmes.

« Vraiment, Virginie, dit Isabelle d'une

voix tout-à-fait calme, il faut que tu sois bien initiée aux symptômes de l'amour pour avoir pu t'imaginer que mon amitié pour Richard, toujours également cordiale, était un encouragement. Je ne croyais pas que personne pensât cela de moi.

« Alors, cela provient sans doute de ce que je ne suis pas capable de saisir la limite entre l'amour et l'amitié; et, autant que je sache, bien d'autres encore se trompent sur la nature de vos relations. Quoi qu'il en soit, chère Isabelle, tu as compris, tu ne le nieras pas, les sentiments de Richard; car tu connais assez le cœur humain pour n'avoir pu attribuer à l'amitié seule son éternelle assiduité.

« Tu as raison, Virginie ! Ces sentiments ne m'ont pas échappé; seulement tu devrais comprendre que, si j'avais voulu les encourager, je n'aurais pas agi si ouvertement. Peut-être aurais-je dû montrer un peu plus de réserve; mais, à mon avis, mes manières pleines d'abandon devaient précisément convaincre Richard et ceux qui lui portent de l'intérêt qu'il ne pourrait se former entre nous un lien plus étroit. Après cette explication, que ton équité approuvera, je l'espère, je me contente d'ajouter : il m'est si pénible d'entendre parler de cette affaire, que je te prie de ne plus y revenir. »

Virginie resta muette quelques instants; puis elle entoura cordialement de son bras la taille de sa cousine, en s'écriant : « Pardonne, pardonne-moi, bonne Isabelle, mes paroles dures et inconsidérées ! Assurément j'ai eu tort; car plus j'y réfléchis, plus une voix intérieure me convainc que, si tu avais réellement eu de l'amour pour Richard, tu n'aurais pu le montrer si ouvertement à tous